

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Je n'ai jamais voulu bien écrire

Louis-Philippe Hébert

Numéro 151, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69883ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, L.-P. (2013). Je n'ai jamais voulu bien écrire. *Lettres québécoises*, (151), 5-5.

Je n'ai jamais voulu bien écrire

Écrire des belles phrases, c'est pas mon style.
François Brodeur, dans *Buddha Airlines*

Je ne veux pas bien écrire. Ce que l'on appelle bien écrire. Il y a trop de vacuité dans ce qui est bien écrit. Les vrais écrivains écrivent mal.

Le « bien écrit » est récupéré d'avance ; c'est du prédigéré. Il doit à tout prix correspondre à une sorte de modèle. Réconfortant. Rassurant.

C'est « Le discours d'utilité » qu'on retrouve au guichet des brevets d'invention de *La manufacture de machines*. Parce qu'on n'invente plus rien, on ne fait que réinventer. Mille fois on fabrique le même appareil. Mille fois, le même produit. Mille fois le même livre.

Je me méfie des livres produits en série, mais je crains tout autant les livres nés par accident. L'inconvénient réside souvent dans le fait qu'on cherche à tout prix à reproduire cet accident. Nous vivons au siècle de la répétition.

À 30 ans, je me suis lassé de la littérature. Je croyais vivre l'insupportable. Ce n'était qu'une illusion. Il y a toujours plus insupportable.

La technologie, avec cette pureté que l'on accorde à la science, serait mon élément réformateur et l'arrivée de l'informatique serait le point de départ d'une nouvelle culture.

Là aussi, « Le discours d'utilité » a joué. La récupération a eu lieu.

Nous sommes retombés à la case de départ ! Produire et divertir. Produire pour divertir ceux qui produisent.

Là où l'informatique n'a pas livré que du pire, elle a livré du même. En plus grande quantité. En plus efficace. En plus rapide. Le moment viendra où l'on utilisera le pouvoir de l'ordinateur pour libérer d'autres énergies que celles de la répétition.

Entre-temps, la double polarité productivité et consommation s'est installée. Ce monde ne m'intéresse pas. Ne m'intéresse plus. M'a-t-il déjà intéressé ?

Je n'ai jamais cessé d'écrire. Peu importe les époques, je prenais des notes sur tout. J'écrivais sur tous les sujets autant que sur tous les supports. Des napperons, des bouts de circulaires, et, le plus souvent, je m'astreignais à ce que j'appelle « l'écriture mentale ».

Me répétant à moi-même le même poème, le même récit, de la première phrase à la dernière, au fur et à mesure de l'écriture du texte, je me contrais à reprendre par cœur toutes les phrases précédentes dès que j'en ajoute une nouvelle. Je défie l'ordinateur là où il est le plus sensible, c'est-à-dire dans sa mémoire.

Je me suis d'abord fait une idée, celle d'enfreindre les conventions. Je ne voulais pas revenir à la littérature. Je voulais me tenir à l'écart de toute publication.

Je me suis mis en tête d'utiliser pour mes écrits tous les matériaux qui sont rejetés comme inappropriés ; en poésie comme en fiction, j'irai chercher, dans la banalité des objets et des événements de tous les jours, les pulsions les plus profondes, sans réserve. La sexualité dans mon œuvre ? Je voudrais décrire la poussière qui se ramasse sous les lits des dortoirs d'hôpital et des chambres à coucher. Car, si les fantasmes logent dans les poussières, la poussière sera mon matériau.

Je ferai des livres avec les sentiments à peine perceptibles qui modulent la vie, ceux qu'on refoule, ceux qu'on cache ; je trouverai des mots pour ce qu'on n'a pas vu, mais qu'on a cru apercevoir quand un fin rai de lumière a balayé l'horreur ou le bonheur...

Je me refusais de publier parce que je redoutais que mes écrits ne viennent se joindre aux autres divertissements. Je ne voulais pas divertir qui que ce soit et surtout pas moi.

Parce que, pour moi, la littérature est intimement liée au drame individuel comme au drame collectif, et elle rend les lecteurs conscients de ce qu'ils sont, de ce qu'ils ont été et de ce qu'ils seront. C'est ça qui paraît intolérable.

Un jour ou l'autre, peut-être, il n'y aura plus de littérature. Il y a quelque chose de trop violent dans la littérature. On parlera plus facilement de communication.

Pourtant, les vrais écrivains écrivent mal et leurs écrits ne communiquent pas efficacement. La preuve ? Il faut souvent faire un effort gigantesque pour les lire.

Pour dire vrai, je veux créer une tension de la lecture. Briser la structure de la narration et de la phrase, fausser certaines constructions, forcer la relecture, et amener ainsi le lecteur comme son auteur à une vérité autre que celle du divertissement.

Il ne s'agit pas de calquer la réalité, mais d'utiliser partout les détails, les raccourcis, l'incongru, le rythme et même la rime, ne serait-ce qu'*a contrario*. Je veux mettre en scène des personnages et des décors dans la poésie comme dans la prose au risque de briser la cloison des genres. Je veux utiliser le débit de la poésie pour accentuer le déferlement de la prose.

Il y a plusieurs moyens de saborder le « bien dit ».

Je chercherai à me placer dans une situation telle, comme écrivain, que je ne saurai pas ce que je vais écrire. La position sera parfois si inconfortable que je ne saurai même plus si je vais pouvoir l'écrire.

Je veux un texte qui déstabilise. Un monologue ininterrompu comme dans *Celle d'avant, celle d'après*, un album de famille et d'angoisse qui s'ouvre sur *Le livre des plages* ou encore explorer cette autre partie de ce que l'on est, au risque que ce soit à l'aide de « l'autre langue », je veux dire la langue de « l'autre », pour me désorienter et écrire un recueil de poèmes si narratifs que, chacun portant le titre d'un chapitre, ces poèmes finissent par créer un roman comme ce fut le cas pour *The Sandcastle Diary*, un livre qui paraîtra chez Bookland Press l'hiver prochain. Et pour lequel il n'existe pas encore de traduction française...

Comme auteur et comme éditeur, je cherche le texte brisé. Je crois que tout auteur véritable marche sur des tessons. Tout lecteur aussi.

Je cherche. Je cherche toujours. Car je n'appartiens pas à la race de ceux qui prétendent avoir trouvé. Moi, je ne trouverai jamais.

C'est le défi du laboratoire, c'en est l'ascèse aussi. Ce que je cherche ne se découvre que par bribes. Par entrefilets. On peut difficilement le saisir dans son ensemble. Peut-être en additionnant chaque résultat, chaque livre, chaque texte, pourra-t-on arriver un jour à comprendre l'œuvre, mais c'est surtout son intention qu'on percevra — ça, je le sais. Sa volonté.

Je veux écrire sale, parce que j'aurai ainsi la conviction qu'on ne jugera pas mon laboratoire d'écriture à la propreté de ses éprouvettes. Parce que... Voilà à nouveau qu'il faut se justifier. *Je veux écrire mal parce que, comme la vie, ce que j'ai à dire se dit mal.*